

Par des chemins déroutants

Monique Bosco, *Mea culpa*, Montréal, Hurtubise HMH, collection « L'arbre », 2001, 120 p., 19,95 \$.

Raymond Plante, *Baisers voyous*, Montréal, La courte échelle, 2001, 160 p., 19,95 \$

Andrée A. Michaud, *Le ravissement*, Québec, L'instant même, 2001, 216 p., 24,95 \$.

Blandine Campion

Numéro 104, hiver 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38025ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Campion, B. (2001). Compte rendu de [Par des chemins déroutants / Monique Bosco, *Mea culpa*, Montréal, Hurtubise HMH, collection « L'arbre », 2001, 120 p., 19,95 \$. / Raymond Plante, *Baisers voyous*, Montréal, La courte échelle, 2001, 160 p., 19,95 \$ / Andrée A. Michaud, *Le ravissement*, Québec, L'instant même, 2001, 216 p., 24,95 \$.] *Lettres québécoises*, (104), 36-37.

Monique Bosco, *Mea culpa*, Montréal, Hurtubise HMH, collection « L'arbre », 2001, 120 p., 19,95 \$.

Raymond Plante, *Baisers voyous*, Montréal, La courte échelle, 2001, 160 p., 19,95 \$.

Andrée A. Michaud, *Le ravissement*, Québec, L'instant même, 2001, 216 p., 24,95 \$.

Par des chemins déroutants

Trois récits, se trouvant réunis ici par les aléas de la critique, présentent, au delà des divergences marquées tant du point de vue du style que de celui du contenu qui les caractérisent, des personnages ou des narrateurs embarqués malgré eux dans des circonstances qui sont aussi imprévues que leurs conséquences sont imprévisibles.

ROMAN
Blandine Champion

IL PEUT SEMBLER ÉTONNANT DE PARLER DE « circonstances imprévues » lorsqu'il est question de l'inévitable fin qui attend tout être humain au crépuscule de son existence. Et pourtant, la narratrice du dernier livre de Monique Bosco, intitulé *Mea culpa*, derrière laquelle se profile la personne même de l'auteure, l'affirme clairement : « C'est vrai, je n'ai rien vu venir. »

La dernière étape

Il faut dire qu'elle a naïvement (c'est elle qui l'affirme) laissé le temps filer comme bon lui semblait, persévérant dans sa volonté tenace de n'en faire qu'à sa tête, cette femme qui nous fait partager, tout au long des cent et quelques pages, son monologue intérieur. Et derrière cette longue confidence, cette « confession » annoncée dès *Confiteor* et poursuivie avec *Bis*, derrière ce « je » qui dit la lancinante angoisse que lui procure une vieillesse qu'il est de moins en moins question de nier, le lecteur ne peut s'empêcher de lire un aveu autobiographique.

L'étiquette est pourtant déniée d'entrée de jeu : « Ni roman, ni autobiographie, ni mensonge ni vérité, mais une tentative pour m'approprier ce temps qui passe [...] ». Entre fiction et témoignage, difficile en effet de classer ce texte, si ce n'est en lui accolant le terme de « réflexion ».

En effet, *Mea Culpa* suit le fil de la pensée de la narratrice, avec ce que cela implique d'associations d'idées, de tours et de détours, de coq-à-l'âne parfois, empruntant des chemins de traverse qu'il n'est pas toujours aisé de suivre. Voilà en effet que sur un *car* (le

texte en est abondamment ponctué), la pensée à laquelle on croyait avoir emboîté le pas part ou repart sur une nouvelle idée, une nouvelle réflexion. S'accumulent ainsi des remarques personnelles sur les dommages infligés à l'organisme par le passage du temps (thème, on s'en doute, omniprésent) et l'immense lassitude qui s'empare du corps devant le moindre effort à fournir, le moindre tâche à accomplir ; des observations parfois acides sur la nature humaine et, en particulier, sur les rapports hommes-femmes, les faiblesses ou les illusions respectives des deux sexes ; des commentaires attristés à propos des aléas de la mémoire et du souvenir.

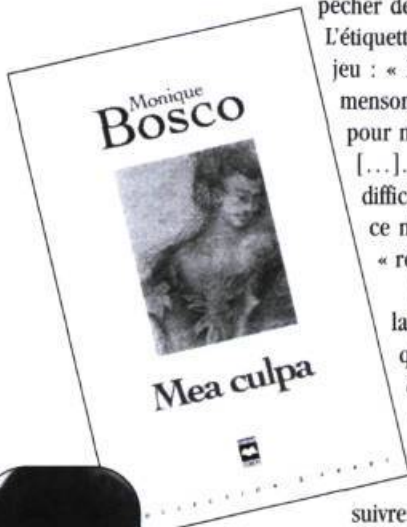
À cela s'ajoute que la lucidité de la narratrice la ramène toujours à sa propre autocritique, ponctuée à la fois par les souvenirs d'enfance, le rappel constant de la relation à la mère aimée, et par des références littéraires, de (longues...) citations, des souvenirs de lecture. La Marquise de Sévigné, Colette, Duras, Proust, Balzac sont ainsi tour à tour convoqués, à travers leurs œuvres mais aussi leur propre « fin ». Mère, mort et écriture s'entrelacent, s'entremêlent, chacun des trois sujets étant matière à rebondir vers le suivant, à revenir, à approfondir la réflexion sans avoir l'air de parler de soi, de sa propre mort (car le « soleil ni la mort ne se peuvent regarder en face »). Et l'on pressent entre les lignes le regret qu'il y a à la pensée de devoir un jour, bientôt, quitter la compagnie de ces pages, lues, relues, maintes fois annotées et commentées ; de quitter ces auteurs devenus familiers, dont le parcours offre tant d'exemples de faiblesse ou de dignité à l'instant où s'approche la « fin finale », comme l'écrivait Sido.

Mea culpa, c'est donc l'aveu de la vieillesse encombrante (« C'est par notre faute [à nous les vieux], très grande faute qu'il faut que chacun ralentisse, se serre la ceinture »), du manque de courage à profiter encore, à l'âge de la dernière étape, des « plaisirs de l'arrière-saison », qui fait écho à celui de la jeune fille d'autrefois qui enfonçait les portes de la Loi. *Mea culpa*, c'est aussi le refus des mensonges et des utopies faciles. C'est, enfin, dans une langue belle et riche qui s'attache à dire la « douleur à vieillir », avec pudeur mais lucidité, avec humour aussi parfois, le rappel de l'impossibilité, pour tout homme ou toute femme, de trouver la recette de la sérénité finale. Mais pourquoi diable classer ce texte (comme les deux précédents de l'auteure, d'ailleurs) dans la catégorie « roman » ?

Aventures rocambolesques

Après la gravité et la profondeur des propos tenus par la narratrice de *Mea Culpa*, on est quelque peu dérouté de se trouver témoin des tribulations parfois loufoques de Stéphane « Doggy » Martineau, ex-joueur de hockey, prématurément mis à la retraite à cause d'une méchante blessure au dos et qui se cherche désormais une nouvelle mission afin d'employer une puissance d'action dont il ne sait plus que faire.

Baisers voyous, le titre du roman de Raymond Plante, laissait déjà présager une bluette propre à faire rêver les adolescents, ce que le contenu du roman, disons-le, ne dément guère. Ainsi, au cœur de l'intrigue se trouve une histoire d'amour impossible entre un jeune homme un peu bohème, poète et musicien à ses heures, et Camillia, une belle et désirable adolescente chilienne que les services de l'Immigration menacent de renvoyer dans son pays. Parallèlement à cette première aventure amoureuse qu'appelaient les « baisers » du titre, s'en déroule une seconde, qui a pour protagoniste le



Monique
Bosco



Raymond
Plante

fameux batailleur « Doggy » Martineau, celui-ci finissant par trouver l'amour auprès de sa charmante voisine, Diane Roussin. Et les voyous dans tout cela, direz-vous ? Le roman n'en manque pas, de ces méchants tapis dans l'ombre, qui tirent les ficelles et distribuent les coups vicieux. Ainsi en va-t-il de Richard Dufresne, ex-crapule reconverte en héros, qui cache sous les cicatrices de sa peau brûlée son âme de bourreau ensorcelée par les attraits de Camillia.



De nombreux autres personnages se croisent dans les pages de ce roman mouvementé, mais la plupart nous laissent malheureusement indifférents, parce que leur profil, leur psychologie ne sont qu'à peine ébauchés (c'est notamment le cas pour l'équipe de policiers formée par Julie-Anne Massé et Marc

Labrie, ou les victimes des attentats sur lesquels ils enquêtent). Certes, l'intrigue se veut construite sur le suspense et les multiples rebondissements qui attendent les protagonistes : le temps manque donc pour qu'on s'étende. Mais cela n'est pas tout. Au delà du traitement minimal accordé à certains personnages, la trame du récit ne sait pas toujours éviter les invraisemblances, ou du moins a tendance à arrondir les angles, manifestant ici et là quelques « facilités » qui déconcertent : comment la frêle Camillia fait-elle pour apprendre à manier l'énorme Harley de son amoureux en « quelques minutes » ? Et n'est-il pas étrange que ce dernier passe du rock joué par son groupe (la Meute barok) à l'opéra de Verdi ? On objectera que ce sont là des vétilles... Certes. Mais elles finissent par saper la bonne volonté du lecteur à croire en cette histoire annoncée comme « noire », et qui s'avère plus burlesque qu'autre chose.

Cela dit, les meilleurs passages sont sans doute ceux qui rapportent les échanges ponctuant les rapports troubles entretenus par Richard le brûlé manipulateur et Camillia la fugueuse farouche. L'ambivalence de leur relation, l'ambiguïté qui les caractérise tous deux, font que l'on ne sait plus très bien qui est le plus dépendant de l'autre et rendent paradoxalement ces deux personnages, entourés de mystère, bien plus crédibles, plus à même de susciter l'intérêt du lecteur, que le peu convaincant Martineau, gros balourd naïf qu'on a du mal à trouver attachant malgré sa bonne volonté. Le tatouage qu'il arbore représente peut-être un berger allemand aux crocs prêts à mordre, un saint-bernard eût sans doute mieux convenu...

Écrit dans une langue volontairement familière (sinon à quoi attribuer la présence d'expressions telles que « ça n'avait pas sorti » ou « il loua un motel »...) qui n'évite pas toujours les clichés, le roman de Raymond Plante constitue finalement un divertissement léger, dont il ne reste guère de traces une fois la dernière page refermée.

Une « beauté catastrophique »

Il en va tout autrement du cinquième roman d'Andrée A. Michaud, *Le ravissement*. Que lire en effet dans ce titre, si ce n'est l'annonce de ce qui attend le lecteur, irrémédiablement entraîné par le talent de l'auteure sur des chemins étranges autant que fascinants, plongé dans une histoire qui

mêle la puissance terrifiante de la tragédie à la beauté gracile du conte, malmené dans son besoin de certitudes, d'évidences, amené comme malgré lui à s'en remettre au pouvoir incantatoire des mots pour entrevoir une vérité qui se dérobe déjà au détour de la page... ? Oui, tout, dans ce roman aussi exigeant que dérangeant, est propre à « ravir » le lecteur, c'est-à-dire à l'emporter violemment au cœur d'une double histoire fantastique où mort et beauté règnent en maître, mais aussi à lui procurer la joie intense que provoquent ces lectures qui font oublier le cours du temps, les aléas d'un monde qui semble soudain bien moins réel, bien moins séduisant, que celui de la fiction. Or, ce « ravissement », ce rapt dont le lecteur se voit l'objet, sont aussi ceux des personnages, car Andrée A. Michaud possède son art à un point tel qu'elle parvient à faire en sorte que lecteur et personnages partagent le même trouble, passent par les mêmes errements, les mêmes doutes, les mêmes moments d'exaltation suivis de chutes vertigineuses dans les méandres de l'incompréhension, bref, cheminent ensemble sur les chemins fatals qui mènent aux Bois noirs, ce lieu reculé, comme oublié de tous, où le temps semble arrêté, fixé pour l'éternité dans une perfection telle qu'elle semble factice, dans l'attente de l'orage qui déchaînera enfin les forces tapies dans l'ombre des ormes majestueux qui dominent le paysage.

La narratrice de la première partie du roman, dont l'identité reste sujette à caution comme l'indique le titre, « Marie, Mary ou Marnie », est arrivée en ce lieu par un beau jour d'été, persuadée d'avoir enfin trouvé l'abri où refaire ses forces, où laver les traces laissées sur son corps et dans son âme par une vie et une ville qu'elle cherche à oublier. Dix ans plus tard, enfermée dans un asile, elle tente désespérément de reconstituer le fil des événements qui l'ont conduite à la folie : qu'a-t-il bien pu se passer, en ce jour d'août 1988, pour que son esprit se refuse obstinément à en garder la trace ?

Le protagoniste de la seconde partie, intitulée « Harry, Mike pour les intimes », à l'identité non moins trouble, prendra lui aussi les chemins des Bois noirs, afin de tenter d'élucider le mystère d'une double disparition : où sont passées les deux fillettes qui, à dix ans d'intervalle, se sont volatilisées sans laisser de traces ? Et comment se fait-il que personne, aux Bois noirs, ne soit surpris ou touché par ce double drame dans lequel chacun semble avoir sa fonction établie de toute éternité ? En effet, Hank le boiteux, la sulfureuse Élisabeth, Martha et son chapeau de paille, le jeune Willie et son chien Alfie, la petite fille au bonnet bleu, tous trouvent leur place dans cet espace magique transfiguré par la lumière de l'été, dans cet univers que Marie (Mary ou Marnie ?) et Mike ne traverseront que le temps de jouer un rôle choisi pour eux par des forces qui les dépassent.



Il serait vain de vouloir résumer ce roman touffu, puissant et complexe, dont la lecture ne peut laisser indemne. Il faut accepter de se laisser étourdir par ce style majestueux, par ces phrases qui, inlassablement, scrutent les mêmes détails, les mêmes faits, les mêmes fragments du paysage, inlassablement et inutilement puisque, pour les personnages comme pour le lecteur, la vérité, toujours, échappe au récit, sans lui ôter pour autant de sa force ni de sa beauté.